

Lionel Davoust

# La Volonté du Dragon

Éditions Critic

*Et nous, les petits, les obscurs, les sans-grade,  
Nous qui marchions fourbus, blessés, crottés, malades [...]  
Nous, nous ne l'étions pas, peut-être, fatigués?  
Et sans lui devoir, comme vous, des chandelles,  
C'est nous qui cependant lui restâmes fidèles!*  
Edmond Rostand, *L'Aiglon*, III, 9.

## I

Les étrangers montèrent depuis les berges du delta dans la fumée et la chaleur, dans le mépris et le silence.

Ils traversèrent les prés humides irrigués par les crues, effarouchant les troupeaux de moutons sous l'œil désapprobateur des vieux bergers. Ils abordèrent les faubourgs des tanneurs et des abattoirs, parmi les odeurs suffocantes de l'ammoniaque et de la charogne. Ils atteignirent le pied de la falaise ocre où s'accrochait la ville, étagelement semi-troglodyte de bâtiments nés de la roche et de la terre, parsemés de coupoles et de flèches cobalt. Et, là, ils entamèrent leur ascension.

Partout, une vibration sourde les précédait. À l'abord des places marchandes, des hauts escaliers sillonnant la ville, un martèlement arythmique s'élevait, un piétinement implacable qui résonnait au creux des estomacs, faisait vibrer la terre et tinter les verreries sur les étals. Peu à peu, les conversations mouraient ; les pièces de monnaie restaient suspendues au-dessus des mains tendues, les sourires se vidaient de leur sincérité, amnésiques. Les cochons et les chiens errants levaient la tête des déchets, immobiles. Anxieux.

Puis une brume ténue, intangible, venait flotter lentement comme une vapeur. Elle affadissait les couleurs, voilant le ciel limpide d'imperceptibles reflets métalliques. Charriée sur ses volutes, une nuance âcre pénétrait alors les parfums des rues, piquant des épices, fraîcheur humide du fleuve – mais laissait sur la langue un inattendu goût de sucre.

Et enfin, seulement, les étrangers apparaissaient.

Et pas un seul regard ne se baissait devant eux.

Certes, les matrones rassemblaient précipitamment leur progéniture dans les replis de leurs jupes. Les quelques charretiers écartaient leur attelage, leur laissant la voie libre. Mais tous exerçaient sur les arrivants le poids d'une attention allant de la neutralité insoumise à l'hostilité ouverte. Ce qui n'était pas sans une certaine dose de bravoure étant donné que le groupe aurait pu les balayer tous d'un simple revers de la main et que jamais, sous ces latitudes, on n'avait contemplé de pareils monstres ailleurs que dans les légendes et les rumeurs.

Car cinq géants de métal vermeil, hauts de plus de deux mètres, encadraient un homme et une femme en cuirasse d'apparat blanche rehaussée d'or. Cinq golems impossibles chaussés d'acier, dont les pas meurtrissaient la terre et craquelaienent les pavés, dont les articulations boursoufflées crachaient à chaque mouvement de petits panaches de fumée laiteuse et douceâtre. Dans le dos, ils portaient un tranchoir droit large de quatre paumes terminé en biseau pointu, une arme argentée dépourvue d'ornement, massive et létale, que nul n'aurait pu soulever à la seule force des bras. Seule la tête nue, affleurant des plaques d'épaules, rappelait que c'étaient bien des soldats mortels qui hantaient ces machines.

L'homme qui ouvrait la marche, âgé d'une cinquantaine d'années, le cheveu gris coupé court et les joues grêlées, s'appliquait à rendre à chaque habitant son regard sans animosité, avec une expression bienveillante mais sans complaisance. *Après tout*, songeait-il, *ils ne peuvent pas comprendre ce qu'ils voient*. En revanche, à ses côtés, sa comparse plus jeune plissait ses lèvres colorées de grenat, une moue sévère fermant ses traits pourtant harmonieux, encore durcis par ses cheveux blond foncé tirés en arrière.

Menant le groupe, ils fendirent les foules comme une pierre au milieu d'une rivière, et toujours ils gravissaient les venelles et les marches abruptes, s'élevant à travers la ville à la façon d'une bulle de mutisme, aussi infatigables que leur

escorte irréaliste malgré leur longue cape, leur cuirasse et la sueur qui leur coulait dans les yeux. Ils quittèrent les ébénistes et les souffleurs de verre pour aborder les rues plus larges des quartiers aisés, foulant les éclaboussures cyan jetées par les vitraux des résidences ; puis ils longèrent les bâtisses trapues, couronnées de dômes bleu métallique, des temples du *lâh*. Et puis les zones d'ombre se raréfièrent, libérant de larges flaques de soleil brûlant et entre les bâtiments, les trouées dévoilèrent de plus en plus fréquemment la mer, nappe brumeuse au loin.

Enfin, au sommet d'une dernière pente ardue, ils prirent pied sur le plateau couronnant la ville et gagnèrent l'escalier couleur sable, incrusté de verreries froides, qui montait paresseusement vers une vaste bâtisse hérissée de flèches terminées d'azur, aux innombrables murets et dépendances tissant un réseau de cours intérieures.

Le groupe s'arrêta alors.

Les poings sur les hanches, à peine essoufflé, l'homme entre deux âges adressa un long regard au palais royal. Puis il fit quelques pas sur la gauche, atteignant le bord de la falaise, et mit la main en visière. En contrebas, les rues escarpées de la capitale se déployaient jusqu'au delta fertile, mais traître, qui ondoyait lentement. Mais l'homme regardait au-delà ; il scrutait l'horizon. Deux rangs de points sombres et immobiles piquetaient les eaux limoneuses à l'embouchure du fleuve.

La jeune femme l'appela.

Il laissa encore passer quelques secondes puis la rejoignit. Escorté par deux gardes en vêtements bouffants, un émissaire bedonnant, au visage plus tanné par le soleil que par l'âge, vêtu de riches soieries violacées ornées de saphirs, parvenait en bas des marches.

Le souffle un peu court, celui-ci joignit les poings avant d'écarter les mains, paumes vers le haut, les yeux vers le ciel. Puis, dans la langue commune des peuples du Grand Sud, il déclara :

« Puissiez-vous marcher avec le vent. »

En réponse, l'étranger en uniforme attrapa le revers de sa cape blanche, se frappa l'épaule et tendit le bras sur le côté en lâchant le vêtement dans un claquement d'étoffe, sa pose mimant celle de l'aigle à l'aile déployée sur son plastron.

«*Pax Asreth Cayléann Vannhayr*, prononça-t-il dans sa langue natale, avant de traduire en *fâhim* : la paix d'Asreth pour la protection du monde. Je suis le généralissime D'eolus Vasteth, commandant de la Septième Légion de l'Empire d'Asreth, et voici mon aide, le lieutenant Stannir Korvosa.

— Je suis le gouverneur Sharul Mherran, répondit l'émissaire. Je parle au nom du Qasul, notre roi. Que pouvons-nous pour le tout-puissant Empire asrien ? »

Les deux officiers échangèrent un bref regard, puis le généralissime haussa les sourcils.

« Allons, Excellence. Nous sommes venus discuter des modalités de votre reddition. »